

DELÂGE, Denys, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664*. Montréal, Boréal Express, 1985. 416 p.

James S. Pritchard

Volume 41, numéro 3, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304586ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304586ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pritchard, J. S. (1988). Compte rendu de [DELÂGE, Denys, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664*. Montréal, Boréal Express, 1985. 416 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(3), 409–411.
<https://doi.org/10.7202/304586ar>

COMPTES RENDUS

DELÂGE, Denys, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du nord-est, 1600-1664*. Montréal, Boréal Express, 1985. 416 p.

D'après Denys Delâge, ce n'est ni la race, ni la couleur, ni la religion, mais la division du travail qui constitue la principale caractéristique sociale du nord-est de l'Amérique au début du 17^e siècle. Que l'on soit d'accord ou non, l'auteur nous rappelle que, loin d'avoir eu un déroulement autonome, l'histoire coloniale américaine fut le produit d'une conjoncture économique européenne et que le profit fut le principal moteur de cette colonisation. Il souligne également l'apport souvent oublié des Hollandais. Ces vérités sont réaffirmées à l'intérieur de cadres théoriques novateurs mais controversés.

La thèse est exposée dans six chapitres de valeur et de longueur inégales. Les deux premiers chapitres résument la situation en Europe et en Amérique au début du siècle. La société européenne est perçue à travers le paradigme de la transition du féodalisme au capitalisme et les sociétés amérindiennes sont abordées sous le modèle, plus récent, de l'invasion et de la conquête européennes. Ignorant l'apport des études récentes sur l'histoire politique, économique et sociale de l'Europe — et notamment sur la Hollande — au 17^e siècle, Delâge construit sa démonstration à partir des travaux dogmatiques de marxistes britanniques des années 1950 et 1960. Même si l'on peut admettre une crise généralisée au 17^e siècle en Europe, il faut cependant en restreindre la portée aux années 1630-1660 et constater que la diversité régionale est plus évidente qu'un déclin généralisé. Dans le second chapitre, l'auteur offre une image idyllique de la société amérindienne paléolithique. Les Hurons et les Iroquois auraient ainsi réussi à créer une démocratie réelle — sans qu'on sache toutefois ce que ce terme veut dire! Et, dans le sillage du baron de Lahontan, la société européenne est critiquée à partir de cette vision autochtone. Toutefois, pour rendre justice à l'auteur, il faut dire que l'essentiel du livre se retrouve dans les trois chapitres suivants et, en particulier, dans le troisième qui aborde l'échange inégal.

En bref, Delâge prétend que l'échange inégal intègre les Amérindiens dans une économie-monde européenne par la promotion de l'unité micro-bienne, la division du travail et par l'augmentation de la guerre qui cause la décimation des populations de l'Amérique du nord-est; d'où ... le pays renversé. Pour appuyer sa thèse de l'autochtone victime du capitalisme occidental, l'auteur dresse une image dantesque de cultures renversées et de souffrances incessantes. Admettons que les conclusions de certaines études récentes - qui, pourtant, ne niaient pas les effets dévastateurs des épidémies, de la guerre et des bouleversements culturels au 17^e siècle -, méritaient examen. Cependant, Delâge aurait eu intérêt à considérer plus sérieusement la thèse voulant que les Amérindiens aient réussi à s'accommoder de structures capi-

talistes et soulignant la résistance et les capacités d'adaptation des cultures autochtones.

Tout en reconnaissant les preuves archéologiques indiquant que les objets courants hurons sont davantage travaillés en période historique, l'auteur refuse d'y voir l'indication d'un enrichissement culturel. Selon lui, la technologie européenne n'apporta rien aux sociétés amérindiennes, sinon des effets néfastes reliés au développement du commerce et à la division du travail, effets perçus comme un mécanisme de défense de la part d'une société assiégée.

Le quatrième chapitre poursuit l'analyse de la désintégration des sociétés amérindiennes à la suite de leur intégration dans une économie-monde. La première partie de ce chapitre traite de la déstructuration de la Huronie et la seconde prétend que la guerre crée une société de classes chez les Iroquois. Celle-là n'offre rien de nouveau, celle-ci confond hiérarchie et classes. Qui plus est, les fondements idéologiques de la démonstration - la théorie de la dépendance - ont provoqué un vigoureux débat et ne vont pas de soi. L'auteur a également tendance à écrire *ex-cathedra* sans laisser de place au doute ou à d'autres interprétations.

Delâge suit le schéma historique et théorique d'André Gunder Frank et d'Immanuel Wallerstein. L'économie de la Nouvelle-France était de type capitaliste et faisait partie de l'économie-monde de l'Europe du nord qui se développait depuis le 16e siècle. Dans ce système même, les régions les plus périphériques étaient reliées aux marchés internationaux par l'échange inégal et l'expropriation de la production excédentaire. Delâge ne traite quasiment pas de la lutte des classes, des facteurs de production, du capitalisme comme mode de production. Ainsi, les marxistes orthodoxes n'aimeront sans doute pas ce livre et les non-marxistes le rejeteront également parce qu'il néglige trop l'historiographie récente.

Si Delâge ne tient pas compte des travaux récents concernant les rapports entre les Amérindiens et la traite des fourrures, il néglige également les recherches nouvelles sur l'histoire économique hollandaise. En outre, son paradigme de l'exploitation ne laisse aucune place pour l'État. Le cinquième chapitre du livre traite de la rivalité européenne pour le contrôle de l'économie atlantique, mais les conclusions étonnent et manquent de crédibilité. La prétention de l'auteur selon laquelle l'Angleterre dépendait de la Hollande au début du 17e siècle (p. 244) est non seulement absurde, mais elle repose sur une utilisation ambiguë du concept de dépendance. Qui plus est, les économies de Londres, des Home Counties et du East Anglia ressemblaient beaucoup à celles de la Hollande et de la Zélande. Delâge n'offre aucune preuve pour étayer son affirmation que le développement des colonies anglaises dépendait de l'expulsion massive des pauvres et des dissidents religieux. C'est que cette affirmation est tout simplement fautive, car la majorité des victimes des *enclosures* a migré vers les villes ou a été incorporée dans l'armée. A travers tout le livre, l'auteur ignore la demande américaine de main-d'œuvre et il surestime les facteurs incitant à l'émigration. En niant le rôle de l'État et de la politique, sa discussion de l'activité hollandaise est totalement inadéquate, car il omet de traiter des facteurs qui conditionnent les rivalités anglo-française et anglo-hollandaise pendant la période en question.

D'après Delâge, l'État n'avait aucun rôle à jouer dans l'expansion européenne. Ainsi, il peut conclure que la lutte pour le contrôle de l'Amérique du

nord est déjà terminée en 1663-1664 (p. 339), alors que tout nous indique, au contraire, qu'elle ne fait que commencer. Il ne tient nullement compte des conclusions des historiens voulant que la Compagnie des Indes occidentales hollandaise fut le produit politique de la lutte avec l'Espagne; on ne peut donc la comparer avec la Compagnie des Indes orientales. Sa discussion de la puissance navale trahit sa méconnaissance du sujet. Il y a longtemps, Gerald Graham signalait que la puissance navale fut la création de l'État et non pas de l'économie. Au milieu du 17^e siècle, les contraintes politiques exigeaient une puissance militaire aussi bien sur terre que sur mer, puissance que même l'économie capitaliste la plus développée ne pouvait fournir. La perspective terrifiante d'une armée française sur la rive gauche du Rhin força les Hollandais à opter pour l'armée. Devant un dilemme semblable au milieu du 18^e siècle, le duc de Choiseul fit le même choix.

Ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande ne voulaient assumer les responsabilités de la défense de leurs colonies américaines au 17^e siècle. La recherche par la Hollande d'une aide française contre les Habsbourgs coïncidait avec les ambitions françaises d'établir des états clients en Hollande et en Angleterre. Rien n'indique que des considérations commerciales soient entrées en ligne de compte. La pauvreté des colonies, leur éloignement, les limites technologiques et la peur de l'Espagne conditionnaient le comportement des trois pays; dans ces circonstances, les hommes d'État étaient surtout soucieux d'exclure l'Amérique de leurs délibérations. D'autre part, la concurrence que les négociants français et anglais livraient aux Hollandais modifiait les rapports franco-anglais. Ce n'est que lors de la Guerre de la succession d'Espagne que l'Amérique trouva sa place dans les considérations internationales et seulement de façon périphérique. En définitive, il semble que c'est l'argumentation de Wallerstein elle-même que l'auteur ne semble pas saisir. Loin d'être réglées en 1663-1664, un siècle s'écoulera avant que les relations entre la France, l'Angleterre et les Provinces Unies ne soient clarifiées.

L'exploitation de l'Amérique du nord-est renversa peut-être le monde amérindien, bien que les études récentes nuancent cette vision, mais elle n'affecta guère les rapports de force en Europe. Néanmoins, *Le pays renversé* nous rappelle que, malgré les travaux récents soulignant la débrouillardise, la force, la capacité d'adaptation et la vigueur des sociétés amérindiennes devant les épidémies, la guerre et les bouleversements économiques, les souffrances des autochtones étaient réelles et horribles et que les Européens en étaient responsables. B. G. Trigger indiquait récemment qu'on ne devrait pas perdre de vue ces faits. Delâge corrige le tir et incite à la discussion. Toutefois, si son insistance sur le défi posé au commerce français par la Nouvelle-Hollande constitue un apport utile, sa prétention que l'explication de la victoire iroquoise se trouve à la bourse d'Amsterdam est originale dans plus d'un sens du terme.

Département d'histoire
Queen's University
Traduction: John A. Dickinson

JAMES S. PRITCHARD